

Suite urbaine

André Belleau

Volume 1, numéro 6, novembre-décembre 1959

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59683ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1959). Suite urbaine. *Liberté*, 1 (6), 402-410.

Suite urbaine

ANDRÉ BELLEAU

1

Cette rue m'est douce et je la sais par coeur. Elle me permet de dormir en marchant. Dormir? C'est une façon de parler. Elle m'amollit et me berce et le poids que j'ai là, dans ma tête, se désintègre dans toutes les directions en pensées si nombreuses que je ne le sens plus. Mais il n'y a pas explosion. Je connais bien le procédé. Tout semble se dissoudre puis glisse... glisse... Quand on commence à avoir ainsi un poids dans la tête, lourd contre le front, un poids qui rapetisse le coeur, quand on se heurte à l'écorce des arbres, à la pierre morte, parce qu'on sait qu'il y a quelque chose derrière, alors...

On se met à marcher et la ville se révèle. Quand, pour se retrouver, l'on se dissout dans la marche, alors et seulement alors, la ville se révèle:

Soir d'hiver. Rue vide. Une large vallée de lune qui mène je ne sais où. On pourrait découper l'air en blocs. Les maisons y sont prises comme les herbes dans la glace. Leurs arêtes ont le coupant d'un fil de rasoir. Pour qui la lumière de ces néons atroces? Il n'y a personne. Personne. C'est la grande froidure. C'est l'in-humain. Un homme de nulle part entre pour passer la nuit dans une chambre quelconque d'hôtel.

Carrefour étroit, rue Marie-Anne, avec un petit restaurant à l'un des angles. Un réverbère l'éclaire de façon étrange, d'une lumière douce et chaude qui me rappelle un film en technicolor que j'ai vu il y a bien des années et dont l'histoire se passe à Vienne.

C'est ainsi que la ville se révélait et que j'appris à la connaître et à l'aimer. Et j'improvisait, en marchant, d'absurdes poèmes à demi-oubliés:

C'est le marcheur des rues c'est le marcheur du roi
C'est le courrier de la désespérance
Il porte un pli secret de très haute importance
Mais il ne sait pas à qui le donner...

...Toi tu marches sur la rue Saint-Denis
La rue de ta jeunesse
T'as comme Apollinaire un livre sous le bras...

...Vienne le temps d'amour vienne le mois de mai
Vienne le temps de la nécessité.

Cette rue m'est douce et je la sais par coeur. La ville a d'autres rues, plus opulentes ou plus fiévreuses. Nulle n'a, comme elle, le pouvoir d'habiter mes rives désertes, de réchauffer et colorer les abstractions tournoyantes de mon esprit. Au sommet de la pente, alors que le clocher de Saint-Jacques surgit du feuillage comme un cri, quand je passe devant la bibliothèque Saint-Sulpice ou la vieille école, voilà que je me sens soudain moins seul. Tout devient proche et me parle au coeur, chaudement. Je me sens naître.

Bien sûr, la ville a d'autres rues. Mais cette rue-ci, c'est la descente. Chaque soir, je descends la pente. Les gens d'ici disent même: "Descendre la rue". Descendre vers quoi? Voilà ce que j'ignore et qui m'attire dans un halètement de tout mon être. Je pousse des portes, je pénètre dans des boîtes, j'erre dans des culs-de-sac sordides à la recherche de je ne sais quelle révélation. J'attends quelque chose, un miracle équivoque, un éclair soudain. Il me faut toute la ville nocturne pour me faire croire au miracle et à la vertu. J'attends. Rue Saint-Denis.

2

Tout à l'heure encore, je ne te connaissais pas. Je ne t'avais jamais vue. Puis tu es apparue et je t'ai suivie.

— “Je t’ai appelé comme la mer sollicite le fleuve après la descente. Ils coulent tous vers moi. Tôt ou tard, je les contiens. Mais il y en a peu qui savent mon innocence.”

Je ne sais que penser, tant je suis ébloui et comblé.

— “Tous les soirs, je leur donne mon corps à voir et leurs yeux s’allument de convoitise. Qu’ils sont pauvres et lâches! Mais je les aime et leur souris car ils savent désirer.”

Que faisais-tu avant?

— “Il n’y a ni père ni mère qui tiennent! Pourquoi cette question?”

Je veux savoir.

— “Tu as la gorge serrée. Ce que tu n’as jamais su et qui te tourmente, la révélation toute proche, te perce le cœur comme une vrille. Ajoute à cela la vertu hypocrite et effarouchée qui se veut compréhensive. Sensation délicieuse, n’est-ce pas? Tu es oppressé. Tu touches le mystère et veux enfin savoir. Mais tu ne sauras rien et il n’y a pas de mystère.”

Je croyais que tu avais une histoire où l’on descend de marche en marche comme dans un escalier.

— “Mon corps n’a pas d’histoire. Quand je danse et qu’il se renverse, je m’offre à mon désir et au tien. Je m’offre à qui je veux. Il y en a plusieurs qui se jettent en moi. Que tu es naïf! Crois-tu que je demande la permission au catalogue des choses permises? Je m’offre à qui je veux parce que je le désire. Où est le mystère?”

Je voudrais comprendre l’arrière-plan sombre de la beauté, le fond de décor nocturne, le grouillement des choses basses ou secrètes sur lesquelles

se détachent ton corps lumineux, ton beau visage fardé, tes lèvres rouges. Je voudrais savoir si la beauté existe au soleil froid de l'ordre. Le sais-tu? J'assiste à des conférences où des gens d'esprit s'efforcent pendant des heures de dévoiler la vérité. J'applaudis poliment mais ne suis pas ému. Je vois de courageux polémistes sonder les reins et les coeurs et arracher aux visages rétractiles leurs masques de vertu. Je crie bravo mais n'y pense plus une heure après. Mais toi, lorsque tu dévoiles ta vérité, tout en moi se brise et se déchire. Pourquoi faut-il que ce soit ici, devant ces nègres dopés, ces filles et ces larves, sous des lumières de cirque? Pourquoi faut-il que tu sois nocturne?

— "Je suis innocente de tout cela. C'est toi qui viens me quêter dans la nuit et qui me pares de ses prestiges. Tu ne viendrais pas si tu ne savais pas m'y trouver. Tu coules vers moi comme le fleuve vers la mer. Dans l'insuffisance du jour, tu ne me trouverais pas belle. Je ne suis ni sombre ou claire, ni fausse, ni vraie. Je suis. C'est toi qui es nocturne."

Fleuve sans mer dans un pays de préhistoire, j'attends le jour de ma naissance.

3

Rue Ontario. C'est là que le quartier commence. Sous le pont. Le pont, il donne son grand coup d'aile plus loin encore, au-dessus du fleuve. Et avant de s'envoler, il écrase. Il enfonce ses piliers dans les cours. Il crève les toits. En dessous, ça grouille. Ça grouille comme dans un bouillon surchauffé aux énormes grumeaux. Tu vois, il n'y a pas d'arbres. Ça grouille accroché aux piliers de béton. Lorsque nous étions enfants, il nous fallait grimper à ces colonnes débonnaires. L'une d'elles passait à un pied de la fenêtre de la pièce où nous dormions. Que de fois avons-nous tenté l'esca-

lade! Mais nous n'allions jamais très haut. Nous ne pouvions percer le haut-fourneau de misère, échapper à cette métallurgie désespérée. Aucun gars du quartier n'a réussi à grimper jusqu'à la large route, en haut, afin que le pont l'emporte dans son grand coup d'aile.

Les maisons de ton quartier sont si grandes que jamais personne ne descend dans la rue. Que ferait-on dans la rue? Et d'ailleurs, ce ne serait pas une vraie rue. Tout au plus un couloir d'hôtel respectable où les gens se saoulent discrètement derrière leur porte. Dans une rue, les enfants jouent, se battent, braillent, les ivrognes titubent, les mères gueulent, les hommes sacrent, les gars pelotent les filles, les piétons se font renverser par les autos, les gens regardent passer les gens. Comme ici. Bien sûr, il n'y a pas d'arbres. Mais si tu savais la douceur de ce quartier les soirs de mai. Les briques luisent. Les maisons toutes petites n'en peuvent plus: elles vomissent leur monde, comme ça, dans la rue. C'est tiède. Il n'y a pas d'arbres, mais les seins des filles se mettent à pousser, les terrains vagues aidant. Ça vaut bien les bourgeons...

4

Devant le quai Maisonneuve, à l'extrémité de la rue Viau, le fleuve s'élargit. La mer semble toute proche. On est surpris de penser qu'elle se trouve mille milles plus bas. Des mouettes affamées tracent dans le ciel pâle des éclairs de soleil et de blancheur. On voit sur l'autre rive, le clocher de Longueuil. J'aurais moins froid s'il tombait dans l'eau qui coule.

Ciel, page d'un soleil de géométrie.

Dans tous les ports du monde, les filles attendent sur le quai l'arrivée des navires. Chacune espère son matelot. Chacune voudra le retenir. Les grands cargos accostent dans la lumière. Ils appareillent dans les brouillards chargés d'adieux. Ainsi de port en port, d'escale en escale, la joie succède à la tristesse et la tristesse à la joie. Mais la grisaille retombe sur la ville. Au loin, la longue plainte des sirènes. Quelqu'un reste seul, et qui a cru que celui-là,

qui est parti, n'était pas comme les autres. Il n'est jamais comme les autres. Et lorsque les amarres se sont rompues, une fois encore, dans l'âcre brume du matin, ce n'est pas lui, le grand cargo, qui est parti à la dérive, perdu.

Il manque aux villes des plaines cette douceur humide, cette grisaille de mensonges et de rêve. L'opium du départ. La contrebande des nuits. La ville est ouverte; le promeneur des quais, des bassins calmes, est victime d'une illusion. Il veut partir. Pourtant, parce que le port est là, c'est le monde qui vient à lui. C'est le monde qui vient à la ville, avec ses dangers et ses épidémies. Il faudrait que l'on songe à fermer les ports, à chasser cette brumaille lourde d'équivoques. Les villes fermées, repliées sur elles-mêmes, sont claires. Il y fait soleil toute la journée.

Devant le quai Maisonneuve, sous les squelettes de fer, passent les fibres de glace rose.

5

Lever, une heure en tramway, sept heures de travail, une heure en tramway. De la banlieue à la ville, de la ville à la banlieue. Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi. Banlieue, ville. Ville, banlieue.

Dans la glu de nos jours et sur l'espace urbain, deux pointes: la maison et le bureau. Entre l'aller et le retour, entre les matins et les soirs, le chemin est tracé et la durée, consistante. Mais au-delà, ou entre deux allers ou deux retours, que se passe-t-il? Qui peut dire quelque chose d'un soir de banlieue, puisque tous les soirs de banlieue se ressemblent? Puisque tous les jours de la ville se répètent. Banlieue, ville. Ville, banlieue. Mais entre les deux pointes, hors du temps, astre vide, il y a le tramway, porteur de nos rêves et de nous qui portons notre vie. Ne jamais descendre. Ne jamais arriver à destination.

Ces yeux pesants et vides à la fois qui s'ouvrent et se ferment lentement. Ces têtes qui se déplacent avec une placidité bovine. Calme effrayant des fauves. Multitude parcourue, asservie. Bons jeunes hommes bien rasés, bien vêtus des samedis soir en instance de mariage et de vie de banlieue.

Astre vide, vaisseau du désert, le tramway relie, dans sa course fulgurante, les pointes et les îlots de la ville, archipel inégal. Ici l'on travaille, là on dort, là-bas on mange ou l'on s'amuse. Défense de vivre en ce quartier. Habitez cette banlieue si vous voulez, mais ne faites qu'habiter. Interdiction formelle d'y faire autre chose.

Je vous convie à passer de la banlieue sans pelouse à la banlieue avec pelouse. Cela s'appelle l'ascension sociale. Dommage que les fils et petits-fils des ascendants ne se souviennent plus de l'Ascension.

Tavernes et tramways, porteurs de leurs rêves. Tramways et télévision, antennes du néant. Dans la glu de nos jours, la pâte épaisse et sommeillante des banlieues, le crachin des usines, ils sont holidés incandescents, astres vides et lumineux. Entre les pointes de la ville, entre les îlots de l'archipel, un tramway bondit, nommé désert. Ce désert où nous n'avons pas à porter le poids de notre vie.

6

Je ne vois plus le feuillage argenté et tendre de l'avenue où dorment les jeunes filles pâles et dévotes, ni la lune agile et souple, ni l'air comme un bruit doux de robe amoureuse, ni l'eau nocturne comme une moire tendue, ni le parc comme une bouche humide et frémissante, ni la lumière fraternelle et chaude des soirs d'été, ni les rues sans arbres comme des allées de jardin français, ni les bouquets d'arbres comme des paysages d'Italie, ni le temps des cerises et le temps des noyaux non plus. Je suis d'une surprenante égalité d'humeur et tout cela est loin, très loin, mais je ne vois plus rien. Entre eux et moi, il y eut trop de choses, trop de: "Bonjour Monsieur, bonjour Madame. Comment allez-vous? Mais voyons, soyons raisonnables. Ah! Oui, je suis bien content de ce que vous ayez eu de l'avancement. N'oublie pas de te raser. Que pensez-vous de ce livre? Il fausse dans l'aigu. Ma foi, il était meilleur comédien dans l'autre pièce. Je vous en prie, Madame", et ainsi de suite. Mais je ne vois plus rien. Alors je reste ici à regarder la ville, la ville que je ne vois plus.

Elle est là, feu d'artifice étrange et pétrifié. Le pont Victoria, comme un chapelet dérisoire et lumineux décroché de la croix. Les buildings, comme d'in vraisemblables sorbets avec leurs cerises dessus. Vers l'est, le réservoir à gaz et son gigantesque damier où se joue je ne sais quelle équivoque partie. Et l'autre pont, frange scintillante d'une aile invisible et démesurée prête à balayer d'un coup cette fête de glace et d'ennui. Elle est là, à mes pieds, mais je ne vois plus rien. Autrefois, les nuits de juin, j'allais vers elle comme vers un corps aimé, un corps de reins, de poumons, de sang, un corps alangui, amolli par l'attente. J'allais vers elle et j'écrivais, comme vous tous mes amis, sur les murs rongés par la lèpre blafarde des réverbères le mot LIBERTE. Soirs d'hiver. L'eau coule sous la neige et le square est tranquille. Tes yeux sont comme ce brouillard-là et la fontaine au centre était toujours gelée. Soirs d'été. Chaleur ancienne. Ta robe était légère comme feuillage de mai et tu fixais au loin le point d'éternité, loin de moi, hors du monde, et mes yeux, depuis ce jour, se sont fermés.

Il ne me reste plus qu'à la regarder avec toutes ses lumières comme une multitude de petits soleils froids. Jusqu'à l'aube, alors que la fille d'à-côté rentre en titubant un peu et que m'effleurent, un instant, le souffle de la vie absente et le mystère haletant de la chair nocturne. Elle ne rentre pas avant l'aube et je sais pourquoi. Et je la suis des yeux dans les bars dont j'aperçois les enseignes bleues et tremblottantes. Elle se trouve dans l'un d'eux, présence dévorante et muette, sueurs, aimant maléfique. Jadis, je l'ai cherchée de bar en bar à la poursuite de je ne sais quelle équivoque révélation. J'avais envie de tous les abaissements vers la fleur étrange et belle. Ce n'était pas elle et pourtant c'était la même. Chaleur ancienne. O la revoir enfin pour que tous ces petits soleils froids se changent en brûlures.

Tout à l'heure elle va rentrer, pleine et repue des sécrétions de la nuit. Elle seule n'attend rien. Elle seule ne croit pas au miracle. Elle se nourrit lentement tandis que les autres tremblent. Les autres attendent quelque chose qu'ils ne savent pas, quelque chose qui n'arrive jamais. Il ne se passe rien. Et la belle danseuse, à demi-nue sur la scène, la belle danseuse a les dents cariées et des marques violettes sur la hanche. Il ne se passe jamais rien.

L'aube pointe derrière le réservoir à gaz. Elle s'avance comme un brouillard gris et les lumières de la ville pâlissent peu à peu. Maintenant, elles sont sales et glauques. Le feu d'artifice de glace et d'ennui se décompose lentement. La grande aile du pont émerge du brouillard. Elle semble s'incliner un peu, non pour balayer la basse et grouillante faune nocturne, mais pour la protéger et pour la recouvrir. Il faut que le jeu se décompose de lui-même. Derniers grouillements des reptiles au fond de la fosse. Bientôt le jour va tout cacher.

La ville porte au front les cicatrices hideuses de l'aube comme un visage vieilli de femme aimée.

André Belleau